

Ciné-Bulles

Cinéma et société / GALIERO, Simon. *La perte et le lien – Simon Galiero rencontre Bernard Émond*, Montréal, Médiaspaul, 2009, 174 p.

Michel Coulombe

Volume 28, numéro 1, hiver 2010

URI : id.erudit.org/iderudit/60993ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

ISSN 0820-8921 (imprimé)
1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Coulombe, M. (2010). Cinéma et société / GALIERO, Simon. *La perte et le lien – Simon Galiero rencontre Bernard Émond*, Montréal, Médiaspaul, 2009, 174 p.. *Ciné-Bulles*, 28(1), 62–62.

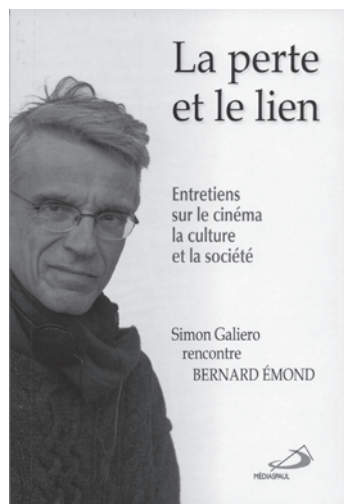
Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 2010

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org



GALIERO, Simon. *La perte et le lien – Simon Galiero rencontre Bernard Émond*, Montréal, Médiaspaul, 2009, 174 p.

Cinéma et société

MICHEL COULOMBE

L'éditeur Médiaspaul, qui publie principalement des ouvrages religieux et de sciences humaines, a souhaité accompagner la sortie en salle du film *La Donation*, dernier volet de la trilogie de Bernard Émond sur les vertus théologiques, la foi, l'espérance, la charité, par un livre d'entretiens avec le cinéaste. On a confié l'entreprise à un réalisateur de la jeune génération, Simon Galiero, qui avait publié une longue entrevue avec son collègue sur le site de la revue électronique *Hors Champ* deux ans plus tôt. La référence à la religion aura soulevé l'intérêt de l'éditeur. Or, à ce sujet, le cinéaste exprime des sentiments contradictoires, «à la fois non-croyant et attaché au patrimoine culturel chrétien».

Résultat de trois entretiens tenus au printemps dernier, le livre se divise en autant de parties. La première est consacrée à la formation du cinéaste, son expérience dans le Grand Nord, ses documentaires et ses débuts en fiction avec *La Femme qui boit* et *20 h 17, rue Darling*. La deuxième passe en revue la trilogie constituée de *La Neuvaine*, *Contre toute espérance*

et *La Donation*. La dernière propose une réflexion sur la société québécoise contemporaine. Ce qui frappe immédiatement à la lecture de ces entretiens, c'est la réflexion, nourrie de ses lectures et de sa fréquentation du cinéma, qui guide la démarche du cinéaste. Bien qu'il se décrive plus comme un artiste que comme un intellectuel, les propos de Bernard Émond, sans rapport avec les habituels exercices promotionnels, tranchent avec ceux de la plupart de ses collègues.

Dans la foulée de sa formation en anthropologie, Bernard Émond a vécu des années au nord du pays où il s'est mis au service des productions inuites. Il raconte en être revenu avec un constat d'impuissance et un sentiment de révolte. Tout au long des années 1990, il fait sa marque en documentaire, grâce à des films qu'il associe, avec le recul, à la perte. Le cinéaste se dit surtout satisfait des deux premiers, **Ceux qui ont le pas léger meurent sans laisser de trace** et **L'Instant et la Patience**. Ces documentaires sont passés en revue en vitesse, tout comme les premières fictions du cinéaste à partir du court métrage **La Manière des blancs** dans lequel, sans complaisance, il voit plus de télévision que de cinéma.

La trilogie que Bernard Émond vient de compléter est mieux servie. Le cinéaste décrit ces films comme des fables ancrées dans le réalisme. Il parle de sa méthode de travail de même que de ses références et de ses influences, se revendiquant plus particulièrement du travail de Roberto Rossellini qui, dit-il, ne le quitte pas. Selon le réalisateur de **Rome, ville ouverte**, un cinéaste doit avoir à la fois une position morale et un jugement critique. Simon Galiero ouvre diverses pistes. Il se réfère tantôt aux récits bibliques, tantôt à Simenon, ce qui éclaire l'œuvre cinématographique de son interlocuteur qui refuse le psychologisme. Lorsqu'on lui demande pourquoi ses films sont si sombres, celui qui dit chercher le maximum d'expression dans le minimum d'encombrement répond de manière vis-

cérale: «Parce que la vie est comme ça, maudit.» Ce cri du cœur en dit plus long que bon nombre de citations qui émaillent le livre.

Le troisième entretien est nettement le moins concluant. Alors que les deux premières parties du livre tiennent davantage de l'interview, la dernière fait plus de place à Simon Galiero. Il y est question de l'immigration, de l'éducation, de la prostitution, de la culture, du néolibéralisme, du multiculturalisme, de l'individualisme, du consumérisme, du postmodernisme et de l'avenir de la société québécoise, entre autres sujets. Les deux cinéastes se réfèrent au passage à bon nombre d'auteurs et de réalisateurs parmi lesquels Vadeboncoeur, Péguy, Pasolini, Fellini, Bernanos, Orwell, Todd, Bellow, Althusser et Finkielkraut. Bernard Émond, peu enclin à se laisser porter par les vents dominants, exprime son inquiétude quant à l'avenir de la culture québécoise qui lui semble s'autodétruire par manque d'intérêt. Il a beaucoup à dire sur le fonds culturel canadien-français, le mouvement indépendantiste québécois et le bien commun qui, précise-t-il, le préoccupe davantage que le cinéma. Sa résistance déterminée au raz-de-marée néolibéral a quelque chose d'exemplaire. Même s'il y a peu de chances qu'on l'entende sur les tribunes populaires comme *Tout le monde en parle*, qu'il n'estime pas, son discours a de la portée. Hélas, il se perd dans un fourre-tout inégal où l'on enfonce parfois des portes ouvertes et où l'on cède maladroitement aux généralités. Une relecture plus attentive du manuscrit aurait permis d'éviter de tels glissements. ▀